

PROFIL DU RAIL

EN WAGON—(Contraste)

En seconde, sur la ceinture
Dans un tout neuf compartiment
Je suis auprès d'un monument :
Caricature ;

Femme, lourde comme en canon
Mais rougeaude, poitrine grasse,
On me l'offrirait... que, de grâce,
Je dirais... non.

Or, en face de ces deux pôles
Vient s'asseoir jeune fille en deuil,
Je reluque du coin de l'œil :
Blancheurs d'épaules.

Un simple ceille épanoui
Pend tristement sur son corsage,
Si je n'étais époux bien sage,
Je dirais... oui.

André Marnier

Paris, 1892.



SŒUR MARIE BARBIER



Nous allons nous occuper, dans cette étude, d'une religieuse qui a joué un rôle important dans la société dont elle fit partie, la Congrégation de Notre-Dame. La Sœur Marie Barbier brilla, en effet, au premier rang par ses excellentes qualités de cœur et l'éclat de ses vertus.

Elle naquit le 1er mai 1663, du mariage de Gilbert Barbier et de Catherine de Lavaux. Ses parents furent ses premiers instituteurs ; ce sont eux qui lui enseignèrent les premiers éléments de son éducation, tout en formant son cœur.

Bientôt la jeune fille se fit remarquer par son intelligence plus qu'ordinaire, et par "un certain air de sagesse et de décence qui lui était comme naturel, lui attirèrent de bonne heure l'estime et l'amitié des personnes qui fréquentaient sa famille."

Un jour, s'étant trouvée exposée à un grand danger, elle implora la sainte Vierge qui, dit-on, la protégea. Par reconnaissance pour cette protection, elle résolut de se livrer davantage à la pratique de toutes les vertus. Non contente de cela, elle consacra une partie de son temps à instruire les petites filles de son âge.

Quelques semaines avant sa première communion, les parents de la jeune Marie confièrent leur fille à la sœur Bourgeoys, afin de la mieux préparer à ce jour que Napoléon Ier appelait le plus beau de sa vie. Au milieu des membres de la Congrégation naissante, Marie Barbier prit goût pour la vie monastique, et elle exprima même le désir de se faire religieuse. Mais Dieu avait décidé pour plus tard son entrée dans la congrégation de Notre-Dame.

Un jour, "il lui sembla, dit un de ses biographes, qu'elle était transportée au tribunal de Dieu pour y être jugée sur ses actions bonnes et mauvaises ; que les bonnes ayant été mises dans le bassin d'une balance, et les mauvaises dans l'autre, celles-ci commençaient à faire pencher la balance de leur côté, lorsque son ange-gardien vint à mettre dans le bassin des bonnes œuvres, un acte d'obéissance et de charité qu'elle avait pratiqué ce jour-là ; et qu'enfin, par la médiation de la très sainte Vierge, qui s'intéressa pour elle,

elle évita sa condamnation. Cette vue, si propre à frapper la vue d'une enfant, lui inspira la résolution de renoncer absolument au monde, qu'elle jugeait être plein de dangers pour elle, et de faire de nouvelles instances pour entrer dans la communauté naissante de la sœur Bourgeoys, afin de se dévouer pour toujours au culte de Marie. Elle trouva d'abord quelques obstacles à son dessein, ses parents n'étant pas assez pourvus de biens pour lui fournir le petit trousseau nécessaire à son entrée ; mais un de ses frères, qui jouissait de plus d'aisance, et qui vivait en fervent chrétien, y pourvut généreusement."

À l'âge de quinze ans (1678), elle entra à la communauté ; elle prit l'habit le jour de l'Assomption, et en 1680, à la même date, elle fit sa profession. Ce fut la première Montréalaise qui se fit religieuse.

"Quand j'entrai à la communauté, écrivait-elle, plus tard à M. Glandelet, il me semblait que mes compagnes étaient toutes des saintes, et moi une misérable qui était bien hardie d'oser m'associer à de si saintes âmes. J'avais une compagne qui m'aidait à me porter à Dieu ; quoique ancienne elle se faisait mon égale ; son humilité et sa mortification me charmaient, elle m'avait même prise pour son admonitrice. Etant nouvellement convertie, rien ne me coûtait, et je ne sentais point mes passions. Je ne faisais plus rien que pour me faire estimer, et quoique dans mes actions je sentisse quelques fois intérieurement de la complaisance, cela me faisait de la peine, et je n'y consentais pas. J'avais de grandes touches de Dieu, et je faisais tout ce que je pouvais pour animer les autres à l'aimer."

"Je ne sais quelle ferveur j'avais, mais elle était plus pour les autres que pour moi. Si une fille s'adressait à moi pour l'encourager, elle ne s'en retournait jamais que bien contente. Lorsque mes sœurs, même des anciennes, me faisaient confiance de leurs difficultés et de leurs peines, je leur faisais trouver doux tout ce qui leur paraissait insupportable. Plusieurs de celles qui sont venues à la communauté après moi m'ont assuré, depuis, qu'elles fussent sorties si je ne les avais encouragées, et cela par le moyen de la dévotion au saint Enfant Jésus, à qui je disais mille folies, par une grande simplicité et une entière confiance."

Marie Barbier

La sœur Barbier fut d'abord placée à la boulangerie et ensuite à la cuisine ; dans ces humbles emplois, elle montra une obéissance et un esprit d'ordre à tout épreuve, quoique le travail fut souvent au-dessus de ses forces.

Elle fit toujours preuve de la plus grande humilité, aussi écrivait-elle à M. Glandelet : "Quand j'entrai à la communauté, j'aurais souhaité que l'on m'eût connu telle que j'étais, afin d'être méprisée. Je sentais que cela m'aurait fait grand bien, et je me reconnaissais indigne de demeurer avec les servantes de la sainte Vierge. Je ne désirais plus que de souffrir pour l'expiation de mes péchés, voulant même les dire en pleine communauté. Etant sacristine, je ne peux exprimer quelle était ma douleur, lorsque j'étais obligée de monter sur l'autel pour le parer, pensant à mes péchés et à la bonté de Dieu de me souffrir si près de lui, ce qui me jetait dans une extrême confusion. Je priai même ma maîtresse de novices de m'employer plutôt à garder les vaches et les porcs, tant je me reconnaissais indigne de cet office."

G. H. Marnier

(La fin au prochain numéro)

Cela n'est pas ce qu'en disent ses propriétaires, mais bien ce qu'elle effectue qui dit les mérites de la Sarsepareille de Hood. La Sarsepareille de Hood GUÉRIT.

SAINT CHRISTOPHE

LÉGENDE DU MOYEN ÂGE



CHRISTOPHE était un païen fort et superbe. Dans l'orgueil de sa force, il ne voulait servir qu'un maître puissant. Il commença par servir un prince, le plus riche seigneur du pays ; mais, un jour, il s'aperçut que son maître avait peur du diable.

—Le diable, dit-il, est donc plus puissant que vous.

Je vous quitte et je vais le chercher.

Pas besoin ne fut d'aller bien loin. Le diable l'attendait, connaissant ses projets, et enchanté d'avoir un pareil homme à sa disposition. Les voilà donc, en un instant, tous deux parfaitement d'accord, Christophe accompagnant le diable dans toutes ses sataniques excursions, et le diable lui accordant une foule de choses qui réjouissaient fort le païen Christophe. Mais un soir qu'ils passaient ensemble par hasard devant une croix, le diable fit un bond en arrière.

—Qu'avez-vous donc, dit Christophe, jamais je ne vous vis reculer.

—Ne vois-tu pas là, malheureux, sur cette croix, le Christ qui me menace ?

—Le Christ vous fait peur ?

—Sans doute. Hâte-toi, dépêchons-nous d'aller plus loin.

—Une minute... S'il vous fait peur, il est plus puissant que vous. Je vais le chercher.

Pour trouver le Christ, il s'adressa à un prêtre, auquel il raconta naïvement toute sa vie de débauche.

—Vous êtes bien coupable, mon ami, lui dit le prêtre, mais Dieu est miséricordieux, et, si vous faites pénitence, il vous pardonnera.

—Qu'à cela ne tienne, répondit Christophe ; le diable, tout bon diable qu'il était, m'a fait faire de rudes corvées, et s'il n'en faut que quelques-unes pour trouver le Christ, qui est son maître, je suis prêt.

—Eh bien, voici ce que je vais vous prescrire. Près, d'ici un pieux ermite avait établi sa demeure au bord d'une rivière orageuse, pour servir de guide et de soutien aux voyageurs qui devaient la traverser. Cet ermite est mort. Prenez sa place, secourez les voyageurs qui réclameront votre assistance, tendez la main au vieillard, portez sur vos épaules celui qui est fatigué, vivez d'une vie sobre et chaste. Je ne vous impose point d'autre pénitence.

—Soit ! répondit Christophe. Et vous m'affirmez qu'en accomplissant cette tâche je verrai le Christ qui est plus puissant que l'empereur et plus puissant que le diable.

—Je vous l'affirme.

Le soir même, Christophe était installé dans la cellule de l'ermite et, chaque fois qu'un passant l'appelait de l'autre côté de la rivière, il se jetait à l'eau, allait le chercher, le rapportait sur son dos, le faisait asseoir à son foyer et partageait avec lui son modeste repas.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et Christophe avait suivi à la lettre les instructions du prêtre.

Nuit et jour, à toute heure, par le vent et par la neige, il poursuivait sans se plaindre son labeur et n'avait d'autres aliments que ceux qui étaient déposés dans la cellule par des mains charitables.

Un soir qu'il s'était couché, épuisé de fatigue, sur sa natte de paille, au moment où il venait de s'endormir, il s'entend appeler par son nom. Il se lève, s'en va vers la rivière, regarde de tous côtés et ne voit rien.

—Je me suis trompé, dit-il.

Et il regagne son gîte, bien content d'être cette fois dispensé de sa corvée habituelle.

Un instant après, il est de nouveau réveillé : il entend distinctement prononcer son nom, recommence son trajet et ne découvre pas un être humain. Enfin une troisième fois, le nom de Christophe résonne si haut et si nettement, que le brave anachorète ne peut se croire le jouet d'un rêve